

là ; le pèlerin passionné de son œuvre peut les y situer et y méditer.

Il eût fallu parcourir à pied, comme Félix, la route qui mène de Tours à Frapesle. Mais cette route a perdu quelque peu de son charme. Les landes de Charlemagne — où se situe également vers la fin du livre la rencontre de M^{me} de Mortsau et de lady Dudley — n'existent plus. Des vignes peuplent cet ancien désert. Plus loin, d'Artanne, où nous nous sommes arrêtés quelques instants, je défie bien l'œil le plus perçant de distinguer dans la vallée, parmi la verdure, le petit château de Clochebourde et surtout, comme Félix, le point blanc d'une robe sous un albergier ! Balzac ne semble pas avoir ici le sens des distances. Son héros, jeune homme frêle, couvre à pied 25 kilomètres et, non content d'avoir parcouru dans la même journée la propriété de M. de Chessel, va à Clochebourde d'un cœur joyeux et visite longuement le parc et les alentours. Flaubert n'eût pas dédaigné ces contingences...

Un peu avant de toucher à Pont-de-Ruan, le paysage s'ennoblit et s'avère conforme au roman. De la route qui descend vers l'Indre, on distingue Clochebourde (qui est en réalité la Chevrière) et voici bientôt les trois moulins de Balzac posés sur leurs îles, « au milieu d'une prairie d'eau ». Un pont de pierre remplace la passerelle de bois vermoulu, et les garçons meuniers ne portent plus de bonnet sur l'oreille. Par contre, Pont-de-Ruan garde une adorable bonhomie. Deux rues en Y le constituent ; son auberge, avec quatre sabots fleuris cloués sur le mur, s'ouvre accueillante ; et, tout au bout du hameau, l'antique église sans clocher se dresse toujours, restaurée avec un peu trop d'indiscrétion.

Une hâte nous saisit : partir à la découverte, à la recherche de Félix et de celle qu'il appelait tendrement Henriette. Quelques tours de roue nous conduisent à la porté de Frapesle, où logeait notre héros, et qui, dans la réalité, s'appelle Valesne. C'est, non loin de Saché, un agréable château, très restauré, tout de lierre vêtu. Une tourelle à poivrière coupe la façade et nous imaginons un instant Félix descendant la nuit le petit escalier qu'elle abrite pour aller contempler les fenêtres de Clochebourde. L'intérieur a été complètement formé par le châtelain, M. Métadier, propriétaire également de Saché. Cependant, tout en haut, une chambre modeste et charmante nous arrête : c'est là, évidemment, que dut dormir et rêver l'amoureux d'Henriette. Au delà de la fenêtre, dans le déferlement boisé de la colline, deux taches marquent l'emplacement de Clochebourde, le logis de M^{me} de Mortsau.

Allons l'examiner de plus près et, pour cela, prenons le chemin même que Félix suivait. Par le parc, nous gagnons les bords de l'Indre que nous enjambons sur ce pont flanqué d'un moulin qu'il traversa à la course la première nuit de son arrivée. L'eau bruit, les arbres s'agitent, moirant la rivière d'ombres et de reflets, un air parfumé de l'âtre senteur des bois mêlée à tous ces souffles humides montés des eaux nous pénètre — et nous voici rajeunis d'un siècle...

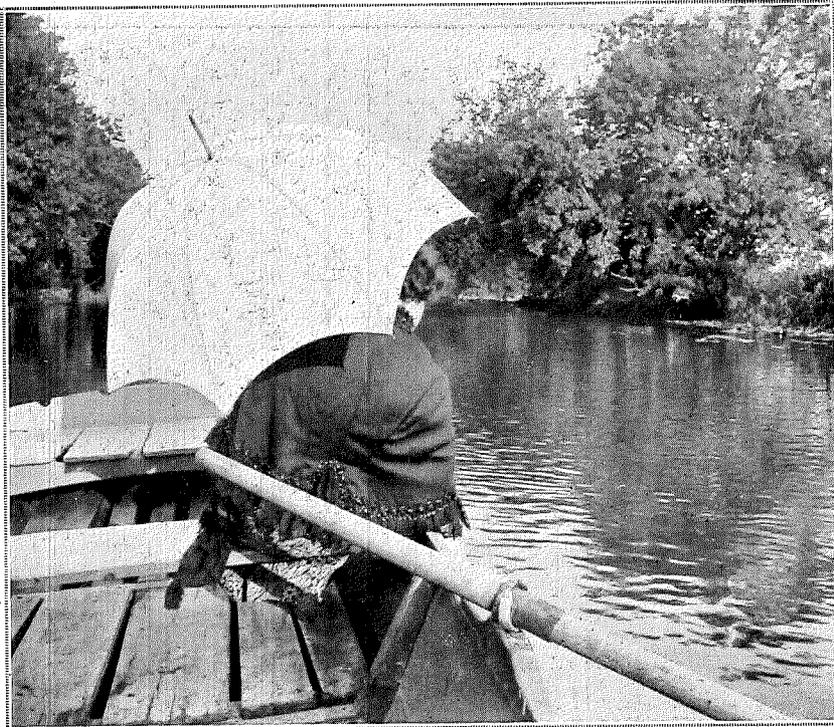
La colline de Clochebourde se dresse devant nous. Une étroite prairie borde l'Indre, comme dans le livre ; puis voici le chemin, jadis encaissé, dont parle Balzac, et le parc commence, ombreux, tourmenté, retourné un peu à l'état sauvage. Bientôt nous touchons à la « longue allée » où Félix aperçut M^{me} de Mortsau et ses enfants lors de sa seconde visite. Elle était plantée, cette allée, au dire du romancier, d'acacias et de vernis du Japon. Les essences ont changé, mais au bord de la rivière, près du moulin, nous avons rencontré nombre d'acacias et de vernis du Japon.

La propriété, qui s'appelle de son vrai nom la Chevrière, appartient à M^{me} de Montlivault, qui nous a fort aimablement permis de la visiter. La façade du château, trop longue et sans caractère spécial, n'est évidemment pas celle décrite par l'auteur du *Lys*. Seuls les communs, d'un joli caractère archaïque, pourraient être ceux du roman.

Balzac, comme nous l'avons observé à Saumur pour *Eugénie Grandet*, ne copie pas telle quelle la réalité. En bon romancier et en artiste, il choisit, amalgame. La façade de Clochebourde avec ses cinq fenêtres doit être, nous le verrons, cherchée ailleurs.

De la Chevrière il a pris le parc, les terrasses étagées jusqu'à l'Indre aujourd'hui disparues, mais dont un désuet et charmant escalier fleuri d'herbes folles atteste l'existence, l'allée de M^{me} de Mortsau, la route du bas et la prairie du bord de l'eau. Il a dû emprunter aussi à la Chevrière la terrasse à balustrade attenant à la maison où tant de fois les héros du *Lys* se rencontrèrent, s'émurent et se firent mal à l'âme délicieusement. Cette terrasse n'existe plus ; mais elle était là : une gravure de l'époque 1825 qui se trouve en la possession de l'éminent balzacien qu'est M. Marcel Boutteron le confirme. Le rez-de-chaussée de la Chevrière paraît offrir quelque analogie avec la description intérieure de Clochebourde. Voici le long vestibule qui traverse la demeure, à droite la salle à manger, à gauche le grand salon, et, faisant suite à ce dernier, une petite pièce qui correspondrait à la chambre de M^{me} de Mortsau.

Cependant il nous manquait la façade si minutieusement décrite



La promenade en barque de M^{me} de Mortsau et de Félix.
« La rivière fut comme un sentier... La comtesse ôta ses gants et laissa tomber ses belles mains dans l'eau comme pour rafraîchir une secrète ardeur. »

par Balzac : les cinq fenêtres, le petit décrochement des côtés simulant deux pavillons, le perron descendant dans les jardins, les toits décorés de mansardes à croisillons sculptés. Où tout cela se trouvait-il ? La question, longtemps indécise, semble avoir été résolue par divers érudits tourangeaux, parmi lesquels M. Georges Weelen, grand balzacien et excellent confrère. Balzac a décrit — photographiquement peut-on écrire — la ferme de Vonne, située à mi-chemin de Pont-de-Ruan et de la Chevrière dont elle dépend.

Nous allons la visiter par un beau dimanche un peu trop éclatant qui fait saillir durement le détail de l'architecture. Le rez-de-chaussée, de plain-pied du côté de la route, se trouve bien à la hauteur d'un premier vers la rivière, et, si le perron n'est pas double, du moins a-t-il le mérite d'exister. Par contre, on peut identifier, sous le rez-de-chaussée, prenant air et jour par des ouvertures arrondies, les communs décrits par Balzac.

Non loin, au bas de la pente, la rivière brillait, ombragée et fraîche, coulant avec un bruit doux, un peu monotone — et nous imaginions, les yeux à demi clos, errant entre ces rives, au coucher du soleil, quelque barque fantôme conduite par Félix et montée par l'ombre de M^{me} de Mortsau, à demi voilée par son ombrelle blanche, ses belles mains abandonnées, au fil de l'eau « comme pour rafraîchir une secrète ardeur »...

LE DERNIER BOUQUET DE BALZAC, A LA DILECTA

Pourquoi faut-il que tout se termine par la tombe ? Les plus beaux romans finissent au cimetière. C'est là que, par une matinée d'automne, Félix accompagna son amie.

Convoit fictif. Oui et non. Oui, puisque celle que symbolisait M^{me} de Mortsau, la Dilecta, ne repose pas, dans « ce petit cimetière de Saché, pauvre cimetière de village situé au revers de l'église, sur la croupe d'une colline ». Non, parce que je pense que Balzac a dû venir dans ce « pauvre cimetière » et y méditer sur M^{me} de Berny.

Le cimetière de Saché apparaît à l'abandon, à la fois désolé et charmant. On n'y enterre plus, les herbes ont submergé les tombes, les taillis s'arrondissent en berceau et, çà et là, une croix, un entourage surgissent dans cet universel naufrage. Il fait bon y rêver, et j'y évoque les derniers jours de la Dilecta. Ce fut l'année de sa mort que le *Lys* parut — ce roman fait pour elle et d'elle, que Balzac lui promettait depuis dix-sept ans. A la Boullonnère, où M^{me} de Berny s'était retirée, penchés tous deux sur le manuscrit et sur les épreuves, ils les ont lus et corrigés ensemble. A la demande de son amie, Honoré avait adouci la scène terrible où meurt M^{me} de Mortsau. Puis le livre avait paru, et dès lors, n'ayant plus rien à désirer, le 20 juillet 1836, la plus aimée, la seule vraiment aimée était morte. Sur ce lit d'agonie, Félix de Vandenesse avait déposé un bouquet — le dernier — un bouquet d'adieu et de deuil : le *Lys dans la vallée*.

PAUL-EMILE CADILHAC.

Photographies Léon Gimpel.



Le suprême lieu de repos de l'héroïne balzacienne.
« Pauvre cimetière de village situé au revers de l'église... »



Don Carlos vu au milieu de son état-major pendant la deuxième guerre carliste (1872).
De même, en 1936, tous les combattants sont coiffés du béret rouge.

L'HISTOIRE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

LE CARLISME DANS L'ACTUELLE RÉVOLUTION ESPAGNOLE

C'était le soir du 20 juillet 1936. Un éminent ami espagnol me dit : « Venez voir une révolution... et j'étais accouru. De Bayonne, nous nous enfionçâmes dans les ténèbres, vers le Sud. Une obscurité brumeuse et triste enveloppait les cols du pays basque.

Coup de baguette magique. Alors que nous avions quitté les villes et les villages de France à demi endormis, nous étions jetés, vers 1 heure du matin, sur la grand-plate de Pampelune, illuminée, pavoisée, grouillante d'une foule agitée. Sans avoir pu réaliser exactement que nous nous trouvions en plein pays insurgé, nous pénétrions dans une très vieille demeure autour de laquelle s'affairaient des hommes de tout âge porteurs de fusils. Au rez-de-chaussée, des enfants de quinze ans, étendus sur le sol, dormaient, le sourire aux lèvres. Au premier étage, c'était le brouhaha d'un café populaire, mais, dominant le tumulte et émergeant de la fumée des cigarettes, une statue du Sacré-Cœur, illuminée, penchait sur les consommateurs ses yeux inexpressifs de plâtre. Enfin, à l'étage supérieur, des hommes discutaient autour d'une carte routière étalée sur un billard; d'autres couraient autour d'un téléphone perpétuellement vibrant, tandis que, dans un coin, deux vieillards mystérieux sortaient d'un ballot de couvertures... des revolvers.

« Vous êtes ici, me dit-on, au centre du parti traditionaliste carliste. »

Depuis les quarante-huit heures que durait la révolution espagnole, je venais d'entendre pour la première fois prononcer ce mot : *carliste*.

Carlisme... quel coup au cœur pour un Pyrénéen dont l'enfance fut bercée par le récit des exploits de nos voisins ! Carlisme ? Mais n'est-ce pas, depuis des années, une pièce de musée, une pièce merveilleuse, certes, et brodée d'héroïsme, mais un pièce morte, roulée dans un drapeau-linceul et qu'on croyait ensevelie, oubliée à jamais dans les profondeurs de l'histoire ?

Or, voilà que tout à coup les belles légendes que je croyais terminées, le roman de Pierre Benoît que je croyais achevé se continuaient sous mes yeux par un nouveau chapitre. Dans cette nuit de juillet, sous les fenêtres de ce cercle, sur la place de Pampelune, des milliers de Navarrais, ayant exhumé des vieilles armoires les bérets rouges des guerres anciennes, étaient accourus des villages perdus pour s'enrôler dans les milices nouvelles, dont les premières, déjà entassées dans des camions, partaient vers l'aventure aux cris répétés de : « Viva España ! Viva Navarra ! »

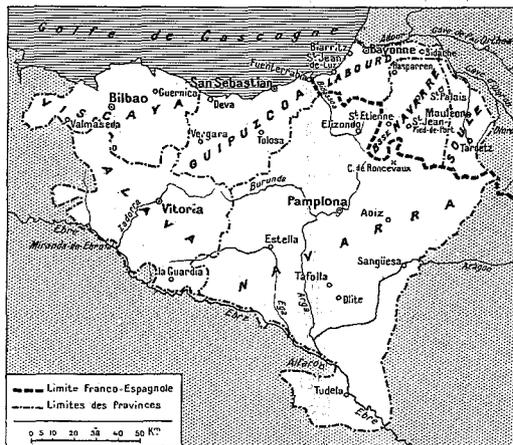
Le jour perceait déjà. L'ami qui nous avait amenés jusque-là me dit avant de me livrer à moi-même : « Une révolution commence ! Ce qu'il y a de bon et de sain dans toute l'Espagne vient de tressaillir, de s'insurger pour rendre à notre pays le sens de ses destinées. Quand on écrira l'histoire des jours que vous allez vivre, on sera surpris du rôle prépondérant que le carlisme navarrais joua et va jouer dans le mouvement libérateur.

» Le salut, pour l'Espagne, est toujours venu de notre Navarre. Nous sommes la grande réserve

de bon sens, de pondération, de religion d'une nation trop ardente et trop fébrile. Chaque fois que l'Espagne a été sur le point de sombrer, c'est la Navarre qui l'a sauvée. Notre brindille de bois blanc qu'on croit sans vie et qu'on relègue au fond des armoires comme une chose morte... mais, si un jour on la replonge dans l'eau, miraculeusement elle re fleurit. »

M'ayant ainsi ouvert des horizons nouveaux, mon guide disparut.

Depuis deux mois, la guerre civile se prolonge durement, cruellement. J'en vois se dérouler les angoissantes péripéties. Or, il ne se passe pas de jour que je ne vérifie la stupéfiante floraison de



la rose de Judée navarraise, que les circonstances viennent de plonger dans l'eau vivifiante de l'épreuve.

Sans attendre qu'on écrive l'histoire générale du mouvement insurrectionnel, on peut bien, n'est-ce pas, au-dessus des passions partisans, dire en quelques mots de rôle de la Navarre resuscitée dans cette guerre civile que les insurgés appellent si souvent dans leurs proclamations : « Le mouvement sauveur ! »

La Navarre est une des sept provinces du pays basque. Si l'on se souvient encore du rôle de ces régions pendant les deux guerres carlistes, on oublie trop souvent que la Navarre fut un des piliers de l'unité espagnole.

Par les armes et par l'esprit, c'est elle qui sauva plusieurs fois la Péninsule de la division. Ce sont les Navarrais les premiers qui arrêtaient l'avance des Maures vers l'Europe. Chez eux, les mahométans se maintinrent à peine une dizaine d'années. Ils en furent expulsés avec le concours de Charlemagne. Mais, comme celui-ci entendait à son tour coloniser le pays, il fut battu et chassé. C'est aussi la Navarre qui causa à Napoléon envahisseur ses plus importants déboires.

Le rôle de la Navarre dans l'histoire de l'Espagne s'explique par le fait que l'unité nationale de ce pays ne se fit ni pour des raisons ethniques, politiques ou économiques, ni pour des raisons géographiques, mais presque uniquement sur les problèmes de défense territoriale.

Dans ces luttes pour sa sauvegarde territoriale, pour le maintien de ses traditions et de ses croyances ou pour son extension catholique, la Navarre fut parfois initiatrice et toujours combat-

tante valeureuse. C'est qu'elle garde, plus que toutes les autres provinces, la pratique catholique. Plus que les autres, elle comprend le sens du christianisme non seulement en tant que religion, mais aussi en tant que loi sociale, civique et familiale. Elle « vit » un catholicisme intégral.

Le carlisme, dans ses origines et dans ses suites, fut aussi un problème religieux. En 1833, Ferdinand VII, mourant sans descendance masculine, imposa comme reine sa fille Isabelle, alors que les droits à la couronne devaient légalement passer au frère du roi défunt, Carlos.

Celui-ci représentait non seulement le droit salique introduit en Espagne par la maison de Bourbon avec Philippe V, petit-fils de Louis XIV, mais encore plus il représentait pour les Navarrais la tradition catholique par sa vie onctueuse et droite, en face du soi-disant libéralisme d'alors qui était en réalité l'athéisme professé officiellement à la cour d'Isabelle.

En face du bon plaisir royal qui faisait d'une femme la maîtresse des Espagnes, les Navarrais, imbus de la théorie de la monarchie de droit divin contrôlé par le peuple, se dressèrent, adoptèrent la cause de don Carlos et commencèrent contre les alphonstistes une lutte qui devait durer trois quarts de siècle. Deux guerres furent ainsi menées par les provinces du Nord, surtout par les pays basques et la Catalogne, l'une de 1833 à 1839, l'autre de 1872 à 1876, contre Madrid sans doute, mais surtout pour des principes.

On aurait tort, en effet, de croire que la Navarre et les carlistes en général s'acharnaient à donner leur vie uniquement pour don Carlos ou pour ses héritiers. La personne du roi, en réalité, leur importe peu. S'ils se sont sacrifiés, c'est pour le triomphe d'une monarchie démocratique, issue du peuple et contrôlée par lui, opposée au pouvoir absolu, dont la branche alphonstiste était imbu.

Les Basques ont des *fueros*, lois uniques, dont les principes découlent de l'Evangile le plus pur. Pour leurs *fueros*, ils se sont battus de tout temps et se battront encore. Les Basques, de quelque province qu'ils soient, peuvent être divisés, comme ils le sont aujourd'hui, ils n'en sont pas moins unanimes à chercher le maintien de leurs *fueros* sacrés. Qu'ils soient de Bilbao et de Saint-Sébastien ou de Pampelune et de Vitoria, ils placent au-dessus de tout leurs institutions.

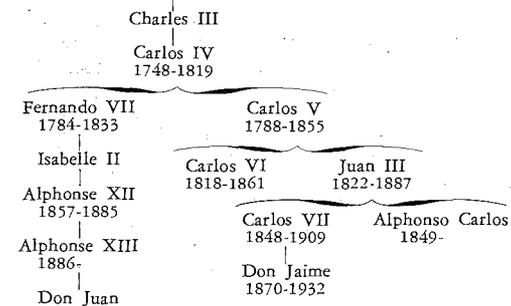
Dans les guerres carlistes, c'est une mystique plus qu'une dynastie que les Navarrais ont défendue. Leurs formules sont, à ce point de vue, significatives : « Le roi est fait pour le peuple et non pas le peuple pour le roi... Le roi est un père élu... » Et les Cortès d'Aragon osaient dire au monarque lui-même, au début d'une de leurs assemblées : *Nos que cada uno somos tanto como vos et todos juntos mas que vos...* (Nous qui sommes, chacun, autant que vous, et, tous réunis, plus que vous...)

On trouverait difficilement, dans l'histoire, des principes monarchistes et démocratiques aussi nettement exprimés.

La vigueur, la force jamais éteinte des *fueros*, le sens social et les théories monarchistes des Navarrais expliquent la persistance du carlisme à travers toutes les vicissitudes de la dynastie. C'est en effet au moment où les descendants de Carlos vont s'éteindre que nous assistons à la floraison nouvelle et la plus inattendue du carlisme.

Comme on le voit par le tableau généalogique résumé ici, le seul prince ayant le droit de revendiquer la descendance carliste est actuellement don Alphonso Carlos, frère de Charles VII qui fut le chef de la dernière guerre de 1872. Charles VII avait un fils, don Jaime, qui mourut sans descendance en 1932.

Philippe V, duc d'Anjou,
roi d'Espagne (petit-fils de Louis XIV)



La couronne virtuelle appartient donc à don Alphonso Carlos qui n'a jamais abdiqué ses droits. Les Navarrais d'aujourd'hui le reconnaissent comme leur souverain, mais, chose très rare, ils voient en lui moins un futur monarque qu'un vigilant gardien de leurs traditions, un père

vénéral en qui survit une grande épopée et un guide pour l'avenir.

Alphonso Carlos est en effet très populaire. Par toute sa vie, il a mérité l'admiration et l'affection de ses partisans. A peine âgé de vingt et un ans, il commande un bataillon de zouaves pontificaux et se distingue à la Porta Pia. En 1872, il prend la tête des forces catalanes et aragonaises dans la deuxième guerre carliste. Depuis l'échec des armées dont le commandement en chef était assuré par son frère, il mène une vie laborieuse d'études et de voyages. De son mariage avec la princesse Blanche de Bragançe, il n'a pas d'enfant. Avec lui s'éteindra donc la branche des princes carlistes qui s'opposa aux rois alphonsoïstes depuis 1833.

Don Jaime, quelques mois avant sa mort, avait conclu avec Alphonse XIII un accord général qui ne réglait d'ailleurs pas la question dynastique, mais que don Alphonso Carlos n'a jamais entériné. Don Juan, troisième fils d'Alphonse XIII, dès la mobilisation des forces antimarxistes d'Espagne, accourut à Pampelune pour servir dans les rangs des insurgés. Il a coiffé le béret rouge des carlistes, pour marquer sans doute l'union des deux branches... ce béret rouge qui depuis cent ans est demeuré le signe de ralliement de ceux qui se sont battus contre ses propres aïeux.

Cependant, à l'heure présente, la question monarchique ne se pose pas et les insurgés ont prié don Juan de repasser la frontière. Quant à Alphonso Carlos, s'il suit avec émotion les combats de ses carlistes, fils de ceux qui luttèrent sous ses ordres il y a soixante-cinq ans, il n'a à aucun moment fait acte de prétendant.

Dans une lettre émouvante datée de Vienne du 25 juillet 1936 et qui a été lue aux soldats navarrais sur le front, il écrit très simplement les mots suivants :

Je félicite nos provinces carlistes, notre communion traditionaliste carliste et nos héroïques requêtes. J'admire les grands sacrifices de sang et de vie qu'ils offrent pour notre Dieu, pour notre Patrie et je te prie de leur faire savoir ma reconnaissance, mon enthousiasme, mon admiration.

Que Dieu te garde, mon cher Manuel Fal Conde, avec nos meilleurs souvenirs. De tout cœur, ton très affectueux ALPHONSO CARLOS.

Le parti carliste, s'il se plaît encore à se décerner ce titre, s'est rajeuni officiellement puisqu'il a repris son appellation primitive de 1836 : *parti traditionaliste*.

De 1872, époque où les Navarrais, vaincus par les armées alphonsoïstes — et par la trahison de leurs généraux — s'étaient retirés dans leurs villages, le carlisme s'était remeillé. Il vivait dans le souvenir des anciens combattants et, à mesure que ceux-ci disparaissaient, il s'infiltrait lentement dans le cœur des jeunes comme une légende qui, un jour, pourrait revivre. Au fond des armoires, on conservait les uniformes à brandebourgs, les bérets rouges (boinas) et, pendus aux cheminées, les fusils qui avaient chassé l'homme dans les champs gris de la Castille. Sous la cendre se préservait toujours l'histoire merveilleuse en instance de continuation.

La proclamation de la République n'effraya pas ces traditionalistes d'esprit avancé. L'agitation commença seulement lorsque les extrémistes de Madrid mirent le feu à leurs églises et lorsque, par ses lois, la République naissante porta atteinte aux fueros antiques. Les choses se gâtèrent même complètement quand, de force, on enleva les chrétiens des écoles et des hôpitaux. Par ce geste, le gouvernement de Madrid ouvrait en réalité l'insurrection et la guerre civile. Il fit l'unanimité de la Navarre qui aux dernières élections législatives, ayant à élire sept députés, élut sept traditionalistes.

La surprenante renaissance dont on est aujourd'hui témoin est l'œuvre négative de Madrid, mais aussi, et surtout, l'œuvre positive d'un apôtre qui a voué sa vie au parti traditionaliste, d'un homme dont le nom, encore peu connu à l'étranger, apparaîtra bientôt comme celui d'un des chefs de l'insurrection... Chose surprenante, ce chef

carliste, représentant actuel d'Alphonso Carlos, est un Andalou du nom de Fal Conde.

L'esprit souffle où il veut et il suscite là où il le veut les meneurs d'hommes. Fal Conde, avocat de Séville, est un caractère, une de ces personnalités qui ne séduisent pas au premier abord, mais qui vous prennent lentement pour vous posséder ensuite totalement. Fal Conde a le teint brun, la figure pleine et ce regard andalou qu'aucun pendule ne pourra jamais exprimer, profond, infiniment doux et autoritaire à la fois, si spécial aux gens du Sud.

Au coup d'Etat de Sanjurjo (10 août 1932) il est jeté en prison, incident banal pour un Espagnol, mais qui va, pour Fal Conde, orienter toute sa vie. C'est en prison qu'il étudie les théories traditionalistes. Chrétien, communiste tous les jours, il sent que le traditionalisme constitue une application intégrale de sa foi et voici qu'avant même d'être sorti du cachot il le convertit à la cause dont il n'est pourtant que le néophyte quelques-uns de ses compagnons de détention. Homme du Sud, il part, à peine libéré, pour mener la croisade traditionaliste... ce parti du Nord. Famille, barreau, plaisir, rien n'existe pour lui que le salut de son pays par les principes qu'il a trouvés sur son chemin. Alors que le carlisme avait été jusque-là limité aux provinces du Nord, il gagne en quatre ans toute l'Espagne. Séville élit un traditionaliste et Madrid leur donne près de 200.000 suffrages. Fal Conde est un orateur, mais il prêche plus par ses actes que par ses discours. Travailleur acharné, il chemine le jour et s'acharne la nuit à l'humble besogne du recrutement individuel, à la formation silencieuse des élites, à la comptabilité matérielle et spirituelle du parti renaissant.

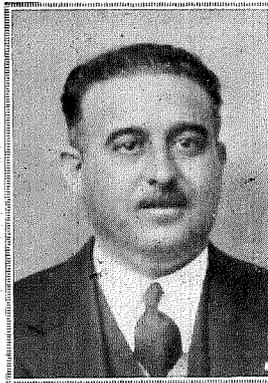
Sévère pour lui-même, il comprend toutes les faiblesses humaines, il les excuse pour pouvoir les mieux redresser. Il ne mobilise pas les bras, mais surtout les âmes, qu'il élève. Délaissant les bourgeois, que la fortune alourdit dans la montée vers l'idéal, sa préférence va tout entière aux humbles, aux paysans surtout. « Le carlisme, dit-il, ne vient pas d'en haut mais d'en bas. C'est un mouvement « peuple » et cela constitue sa force. Ce n'est pas un parti, c'est une communion. »

Il dégage le traditionalisme des contingences humaines, mais il tient cependant à le rattacher au carlisme initial. Pour cela, il prend contact avec son roi et lui amène les chefs de la résurrection nouvelle. Alphonso Carlos vient à Saint-Jean-de-Luz. Fal Conde traverse l'Espagne à pied avec 60 derniers qu'il vient présenter au survivant, au dernier des princes aimés. L'entrevue est émouvante. Au seuil d'une villa baignée de soleil, caressée par la mer proche, dans le décor indifférent d'une province française, don Carlos magnifiquement droit malgré les années et les malheurs, reçoit ses jeunes partisans, dont le plus vieux, Fal Conde, n'a que quarante-deux ans. Les autres ont presque tous moins de trente ans. Ces hommes, devant celui qu'ils reconnaissent comme le seul roi légitime de l'Espagne, se jettent à genoux en pleurant. Lui, monarque sans couronne, les bénit comme ses fils ; il les relève et leur donne ses consignes de roi : « Dieu et l'Espagne avant tout », leur dit-il. Et ces pèlerins, qui ont communiqué avec ce vieillard dans le passé de leur race, s'en retournent dans leurs provinces respectives pour préparer le combat dont présentement se déroule l'action. Ceci se passait il y a trois ans.

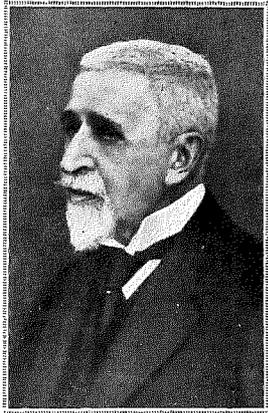
Pour qui ignorait la savante, longue, minutieuse et silencieuse préparation de la renaissance traditionaliste, il fut surprenant de voir, dès le premier jour de la révolution, 25.000 Navarrais se mobiliser d'un seul mouvement, tous volontaires, tous décidés à marcher jusqu'au sacrifice total. Ils ont quitté leur famille, leurs champs de blé à demi moissonnés, leurs intérêts matériels.

Dès le troisième jour, comme les autocars en déversaient inlassablement sur la grand-place de Pampelune, et comme on n'avait plus de fusils à leur donner, les chefs du mouvement publièrent par la presse et par la T. S. F. cet émouvant appel :

Le parti traditionaliste informe que l'on refuse tout nouvel engagement. Ceux qui se feront inscrire à l'avenir seront appelés à mesure des besoins et pour combler les vides après les combats.



Manuel Fal Conde, chef actuel et animateur du parti traditionaliste carliste.



Don Alphonso Carlos, dernier des princes carlistes.

Malgré cet avis, après quinze jours, on comptait 40.000 hommes nouvellement enrégistrés, 40.000 hommes qu'il suffit d'alerter pour les voir accourir au front et prendre les fusils de ceux qui seront tombés. Parmi ces volontaires, quelle variété ! Un officier de la dernière guerre, âgé de quatre-vingt-deux ans, est inscrit sur les registres non loin d'un gamin de quinze ans que j'ai vu arriver brandissant devant le bureau l'autorisation de sa mère.

Depuis un mois, sur tous les fronts, aux avant-postes de Saint-Sébastien ou de Saragosse, dans les cols de la Sierra, devant Madrid, paysans infatigables, insensibles à la misère et au danger, ils sont partout, les Navarrais, navrés d'être obligés de mettre dans leur musette leur béret rouge pour coiffer le casque lourd des armées modernes. Ils sont de la race de ceux qui ont vaincu les Maures, qui ont fait reculer les grognards de Napoléon, de ceux qui ont mené pendant neuf ans, à deux reprises, la dure bataille de guérilla pour la conquête d'un trône.

Devant les destins incertains de l'Espagne, sans prendre position entre les belligérants et sans vouloir davantage doser les mérites des formations qui combattent dans les rangs des insurgés, il est curieux d'étudier un des éléments de la révolution espagnole, ce parti traditionaliste vieux de cent ans et qui sort tout rajeuni, tout équipé de la légende et de l'histoire. Si nous nous sommes attaché à l'étudier, c'est que des liens solides, économiques, historiques et sentimentaux, unissent la Navarre à la France.

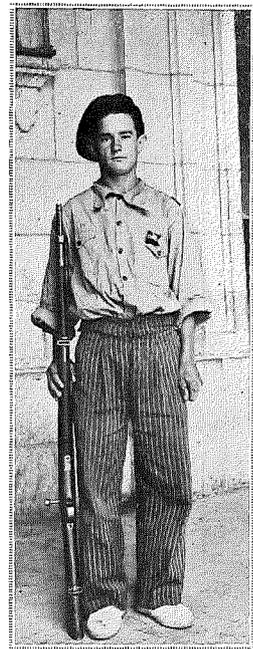
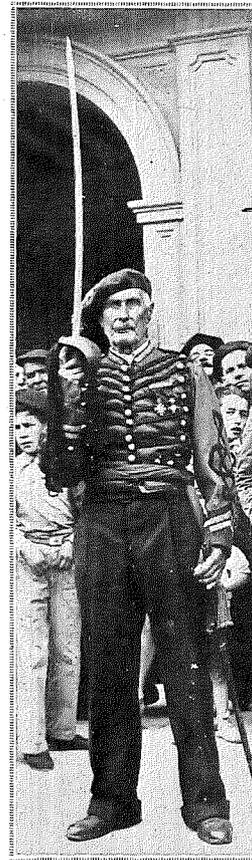
Au moyen âge, nos ancêtres traversaient le pays navarrais pour leur pèlerinage à Compostelle. Dans les cols de France et d'Espagne, ils ont laissé en des chapelles à demi ruinées maints souvenirs de leur passage. Navarre et Béarn, unis un moment par les mêmes princes, formèrent un même Etat. A Lescar, près de Pau, nous gardons le tombeau de rois qui nous furent communs. A la cathédrale de Pampelune, les Navarrais gardent les sépulcres de quelques princes de la maison de Foix.

De nos jours encore, le Navarrais prétend, à juste titre, servir de trait d'union entre la France et l'Espagne. La révolution actuelle surprit plus de 200 jeunes étudiants français venus en Navarre pour apprendre l'espagnol.

Pour toutes ces raisons, et aussi parce que les Navarrais jouent un rôle décisif dans les événements présents, il était bon de signaler, avant même que l'histoire s'en empare, la renaissance — mais était-il jamais mort ? — du traditionalisme carliste qui, faisant aujourd'hui abstraction de ses propres aspirations, s'est mêlé aux insurgés. Suivant sa ligne historique, le carlisme veut donner à l'Espagne la paix civile et surtout maintenir son unité contre les séparatismes menaçants et sa dignité nationale contre les emprises étrangères, quelles qu'elles soient.

Devant le monde étonné, la rose de Judée refléurit, héroïque, obstinément.

PIERRE DUMAS.



Le doyen (82 ans) et le benjamin (15 ans) des volontaires carlistes de 1936. — Phot. Gimenez.

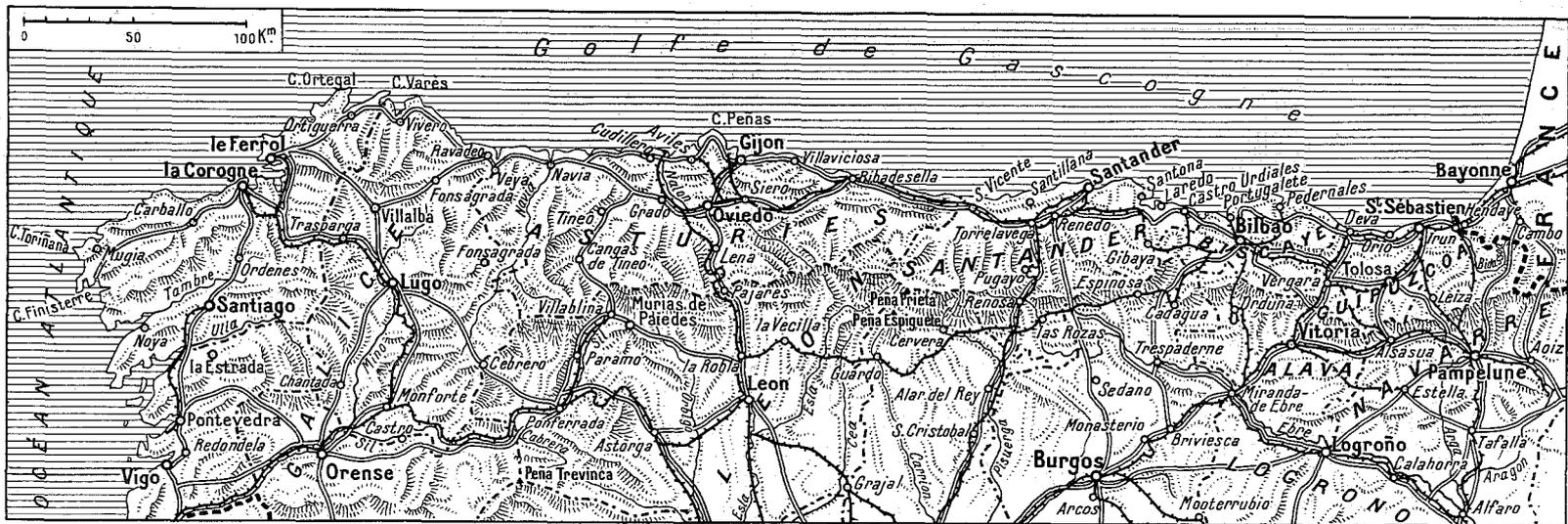


Le chef d'un détachement nationaliste acclamé par la foule.



Place de Guipuzcoa : la foule salue le drapeau hissé au balcon du palais de la *Diputacion* (et dont on aperçoit un fragment dans l'angle supérieur gauche).

L'ENTRÉE DES TROUPES NATIONALISTES A SAINT-SÉBASTIEN



Le front de la côte cantabrique.

APRÈS DEUX MOIS DE GUERRE CIVILE

Il y a eu deux mois le 17 septembre que la guerre civile désola l'Espagne. Il est rare que des troubles intérieurs durent aussi longtemps. Mais on est ici en présence d'une guerre véritable, qui n'oppose pas seulement deux partis, deux idéals, mais des armées. Au fur et à mesure que les semaines se sont écoulées, l'improvisation du début a fait place, de part et d'autre, à une organisation méthodique, et l'insurrection comme la défense ont pris un caractère d'opérations militaires qui se déroulent sur plusieurs fronts dans des conditions assez différentes. On peut en distinguer cinq. Ce sont respectivement :

1° *Le front du Sud*, de Malaga à l'Estramadure. — Il est fort étendu et n'offre pas de continuité absolue. Les troupes du général Franco, solidement installées, poussent çà et là des colonnes rapides et isolées pour des opérations de nettoyage et de police, sans trop chercher à développer leurs avantages, car ce front est, en somme, secondaire, et la résistance y disparaîtrait d'elle-même le jour où Madrid succomberait. L'essentiel, dans cette région, est de maintenir la liaison par la côte maritime avec le Maroc et le long de la frontière portugaise avec les armées du Nord. Cependant, un effort plus sérieux est tenté pour la prise de Malaga, la seule grande ville du Sud où les gouvernementaux se maintiennent et qui sert de base à leur flotte.

2° *Le front de la côte cantabrique*. — Il était, jusqu'ici, très fortement tenu par les gouvernementaux qui, par la possession du Guipuzcoa, restaient en liaison avec la France et à travers elle, par transit, avec la Catalogne. En outre, Saint-Sébastien et Santander assuraient leurs communications maritimes. La prise d'Irun par le général Mola leur a fermé la frontière française. Celle de Saint-Sébastien, qui a suivi de peu, leur a enlevé un important débouché par mer et a reporté plus à l'ouest, à Bilbao, le centre de leur résistance. La flotte des insurgés bloque Santander. Néanmoins, les gouvernementaux restent agressifs dans les Asturies, où ils exercent leur pression sur Oviedo, sans parvenir jusqu'à présent à en déloger leurs adversaires. Ce front, lui aussi, est devenu relativement secondaire, car il ne peut influer sur la décision finale. Sa plus grande utilité pour les gouvernementaux est d'immobiliser une partie des forces du général Mola.

3° *Le front d'Aragon*. — C'est là que les Catalans sont aux prises avec les « nationaux », maîtres de Saragosse et de Huesca. La guerre y est plutôt une guérilla, faite d'escarmouches, de surprises, avec des vicissitudes diverses, mais sans résultat très appréciable de l'un ou de l'autre côté.

4° *Le front nord de Madrid*. — C'est celui de la région montagneuse de la Sierra Guadarrama. Il s'est stabilisé dès le début et s'apparente, toutes proportions gardées, à la guerre de position européenne en 1915-1916, avec tranchées, abris souterrains, nids de mitrailleuses, etc. Les gouvernementaux ont travaillé avec acharnement à le rendre inexpugnable, tandis que le général Mola l'aménage comme point de départ d'une offensive qui se déclencherà à son heure et qui ne semble plus, aujourd'hui, très lointaine.

5° *Le front ouest et sud-ouest de Madrid*. — C'est là que se joue la partie essentielle, là que les nationaux ont massé leurs meilleures troupes pour une guerre de mouvement qui tend à bousculer l'adversaire et à resserrer de plus en plus l'investissement de la capitale. Talavera de la Reina a été largement dépassé, la colonne en marche sur Tolède s'en approche de plus en plus, espérant encore arriver à temps pour délivrer les derniers défenseurs de l'Alcazar, lesquels luttent toujours farouchement dans la forteresse en ruine et ont refusé de laisser sortir les non-combattants comme l'offre leur en avait été faite sur l'initiative de l'ambassadeur du Chili.

Telle était, au début de cette semaine, la situation générale. Dans l'ensemble, elle s'avérait plus favorable pour les nationaux, qui s'affirment convaincus de leur victoire, mais ne veulent pas la compromettre par une hâte intempestive.

LA QUESTION DES RÉFUGIÉS ESPAGNOLS

QUI SONT-ILS ? OU VONT-ILS ?
QUE DEVIENDRONT-ILS ?

par RAYMOND LÉCUYER,
envoyé spécial de « L'Illustration ».

Hendaye, septembre.

La question des réfugiés espagnols au moment où *L'Illustration* m'a demandé de l'aller examiner sur place semblait déjà importante ; depuis mon départ de Paris, les événements ont accru son ampleur et sa complexité. Une enquête impartiale et attentive vient de me convaincre qu'elle est un des problèmes graves de l'heure, l'un de ceux qui, mal résolus, pourraient engendrer dans un avenir prochain de funestes complications.

Vue de Paris, à travers l'optique déformante de la politique, l'« aide aux réfugiés » prend un aspect purement humanitaire et sentimental. La capitale a des nerfs sensibles ; et dans ses journaux abondent les arrière-neveux de Jean-

Jacques Rousseau. Mais la France du Centre et du Midi demeure plus cartésienne que romantique. Réaliste et lucide, elle s'abandonne moins aisément aux attendrissements idéologiques. En descendant vers la région basque, dès les confins de la Touraine je pouvais, au cours de premiers entretiens, constater que l'hospitalité sans contrôle accordée à des refoulés et à des fugitifs alarmait nos sages provinces et que cette invasion, si largement facilitée par certains de nos partis, leur apparaissait comme un phénomène gros de conséquences politiques et économiques.

Réfugié... Le mot semble précis, il est vague. Il prête, surtout en l'occurrence, à bien des confusions. Les services du ministère de l'Intérieur l'ont compris. Je le sais, les fonctionnaires qui ont mission de diriger l'exode espagnol ont reçu récemment l'ordre de distinguer trois catégories. Trois, selon moi, c'est insuffisant. Un compartimentage plus rigoureux eût été nécessaire.

Réfugié... c'est vite dit, et cela ne dit rien, mais cela permet malheureusement de mettre sur le même plan l'homme jeune et vigoureux qui a fui les risques du combat, le révolutionnaire qui a laissé à ses camarades le soin de défendre leurs idées communes, le déserteur qui a médité son coup, l'anarchiste incendiaire qui s'est esquivé à temps, et de les confondre avec de pauvres hères désemparés qui ont dû abandonner un toit trop menacé, avec des créatures innocentes qui ne demandaient qu'à ignorer les passions politiques et à qui les passions politiques ont tout fait perdre, sauf la vie.

LES MILICIENS RÉFUGIÉS TEMPORAIRES

Combien d'hommes en armes ont gagné la France sous le feu de l'adversaire par le pont international et le pont de Béthobie ? Il m'a été impossible de le savoir avec exactitude. Cela se fit dans un grand désordre, une extrême confusion. Chez nous, gendarmes, douaniers, gardes mobiles, commissaires, officiers, trop peu nombreux, étaient débordés. Certains des miliciens furent désarmés aux postes de la douane. D'autres conservèrent fusils, revolvers, chargeurs garnis, cartouchières pleines jusque dans Hendaye-ville et Hendaye-plage ; ce furent quelques civils déterminés qui les obligèrent à jeter bas leurs armes. Ce que nos gens ne firent pas de bonne grâce. Car à peine avaient-ils le pied sur le sol français que ces jeunes hommes retrouvaient toute leur énergie pour proclamer à leur façon les vertus du Front populaire et pour se livrer à quelques démonstrations dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles étaient intempestives.

Aussi nombre de ces miliciens qui devaient leur salut à la complaisance de notre pays ont indisposé les plus fervents adeptes de leurs théories. Le Français le plus adonné aux idées nouvelles n'aime pas beaucoup qu'on traite son territoire en pays conquis. Et je n'ai pas trouvé depuis le



Réfugiés observant, du port d'Hendaye, la côte espagnole.



A Saint-Jean-de-Luz : réfugiés de Saint-Sébastien, à une fenêtre de la mairie, attendant leur tour d'être vaccinés.

commencement de mon enquête un seul fonctionnaire qui n'ait été choqué par les façons de faire, les exigences, les impertinences de ces hôtes singuliers.

On a pris le parti le plus raisonnable, sinon le plus correct du point de vue des usages internationaux et des vieilles coutumes de la guerre : après les avoir hébergés et alimentés, on les a réexpédiés en Espagne. Le transport des miliciens s'est fait en direction de Barcelone, via Bordeaux — non sans incidents.

Mais tous ces voyageurs sont-ils arrivés à Barcelone ? Que quelques-uns d'entre eux ne se soient pas octroyé en cours de route la permission de fausser compagnie à leurs camarades et de rester en France, les pouvoirs publics peuvent-ils en donner honnêtement l'assurance ?

LE CHAPITRE DES ANARCHISTES

On ne peut rien comprendre aux événements qui se déroulent en ce moment dans l'Espagne du Nord si l'on ne se rend pas compte du nombre et de la puissance des éléments anarchistes qui s'y sont agglomérés. Une statistique officielle, mais établie d'après des renseignements de police, statistique que j'ai eue l'autre jour entre les mains, évaluait en ces derniers mois à 86.000 le nombre des anarchistes repérés et catalogués à Barcelone. Ils étaient beaucoup moins nombreux dans la région de Saint-Sébastien et d'Irun, cela va sans dire, mais leur importance était, et demeure, malgré ce qui vient de se passer, indéniable. Il ne faut pas oublier ce que la C. G. T. française oublie ou feint d'oublier : c'est que la C. G. T. espagnole est entre les mains des extrémistes.

Fidèle aux consignes étranges que leur exaltation politique leur a fait adopter, les anarchistes ont attendu le dernier moment pour organiser dans Irun le pillage des boutiques, des appartements bourgeois comme des plus modestes demeures, puis l'incendie des maisons. A cet incendie ils ont procédé avec tous les raffinements d'une technique modernisée auprès de laquelle les méthodes des pétroliers de 1871 apparaissent d'un naïf archaïsme. Lorsqu'ils ont senti qu'ils n'échapperaient pas au châtement s'ils s'attardaient un quart d'heure de plus, ils ont pris la direction de la France...

Les uns eurent soin, pour passer les ponts, de se mêler à des cortèges de vieillards et d'éclopés, ce qui leur permit de pénétrer sur notre territoire sans la moindre difficulté.

Les autres, hardiment, frêtèrent des voitures volées et soustraites au feu, les remplirent d'armes et d'explosifs, les camouflèrent grossièrement en recouvrant leur chargement de vieux effets et de matériel de literie et, dans le tohu-bohu général, ils purent franchir notre seuil. Ces personnages dangereux aviaient, pour la plupart, fait déjà beaucoup de kilomètres lorsque les autorités françaises furent alertées et qu'elles eurent loisir de réfléchir aux dangers que présente une hospitalité trop

généreusement accordée...

On ne prendra pas plus explicitement. Des précautions ont été prises, des ordres donnés. On a établi à l'intérieur de notre pays des barrages sur routes, des contrôles stricts.

A l'heure où j'écris ces notes, ces précautions ont donné des résultats qu'on m'assure féconds. Des véhicules ont été arrêtés et fouillés, leur contenu a été saisi, leurs détenteurs sont en bonnes mains... Ceux du moins qui n'avaient pas de puissants amis au sein de certaines organisations françaises.

Mais il est à présumer, hélas ! que quelques-uns de ces « réfugiés » si indésirables ont pu passer à travers les mailles du filet, que leurs collets ont été mis à l'abri et que la police aura quelque

difficulté à savoir combien ils sont et quelle est leur résidence.

A Saint-Sébastien, les anarchistes n'ont pas pu recommencer le coup d'Irun. Les nationalistes basques, ralliés au *Frente popular* qui leur avait promis de réaliser leur désir d'autonomie, n'ont pas tardé à s'apercevoir dans quelle atroce aventure leur anarchistes voulaient les entraîner. Ils ont refusé de participer à une « action » qui répugnait profondément à leur sens de la tradition, à leur respect de la propriété.

On sait que les anarchistes ont perdu la partie. Combien d'entre eux sont-ils restés sur le carreau ? Combien ont pu fuir vers Santander et vers Bilbao ? « Il est fort à craindre, me disait un fonctionnaire français, qu'à Saint-Jean-de-Luz, ou à Bayonne, ou à Bordeaux, dans les nouveaux contingents de réfugiés arrivés par mer, ne parviennent à se glisser quelques-uns de ces rescapés dont la fureur de destruction n'a pu être assouvie. »

L'OCCUPATION D'HENDAYE PAR LES ESPAGNOLS

Des réfugiés au vrai sens du mot, depuis que la frontière est fermée, depuis que les têtes de pont sont gardées par les nationalistes victorieux, il n'en arrive plus par voie de terre. Mais avant, pendant et après la prise d'Irun on peut estimer que 30.000 fugitifs sont entrés par la route en France.

— Ici, 13.510 repas ont été servis en dix jours aux réfugiés espagnols, du 31 août au 10 septembre... Voici le détail...

Ce chiffre m'est donné par le maire d'Hendaye, bel homme entre deux âges, taillé en hercule, visage large, yeux bleus au regard direct, qui s'est consacré énergiquement à sa mission imprévue. Il a dû s'improviser père hospitalier, restaurateur, chef de gare régulatrice...

— Mais ces repas, qui les paie ?

— L'Etat. Toutes les dépenses faites pour les réfugiés sont à son compte.

En quelques jours, 9.428 réfugiés ont été hébergés et alimentés à Hendaye et de là dérivés sur un certain nombre de villes désignées par les services ministériels. Il ne me semble pas indifférent de donner la liste des grandes et petites cités appelées à recevoir un contingent plus ou moins

copieux de réfugiés : Bayonne, Anglet, Bordeaux, Poitiers, La Rochelle, Pau, Orthez, Angoulême, Tournai, Mont-de-Marsan, Boucau, Tarbes, Mauléon, Cambo, Dax, Muret, Lourdes, Agen, Saintes, Auch, Noisy-le-Sec, Riscle, Montréjeau, Ciboure, Sare, Nice, Niort, Albi, Montauban, Bonencontre, Rodez, Dausse, Pons, Baucharia, Cazaubon, Privas, Rethel, Argenteuil, Arcachon ! « Et Paris », dira-t-on ? Paris figure sur la liste en question... avec neuf réfugiés.

Je continue à poser des questions à M. Lannepouquet tout en l'accompagnant à l'école des filles où est provisoirement installée la popote des hôtes d'Hendaye.

— De quelles formalités sont accompagnés l'hébergement, puis la répartition des réfugiés ?

— Conformément aux instructions reçues, aucune pièce, aucun papier d'identité ne leur est demandé, me répond le maire d'Hendaye.

— Donnent-ils des précisions sur les causes qui leur ont fait quitter précipitamment l'Espagne ?

— La plupart expliquent qu'ils étaient épouvantés par l'approche des légionnaires et surtout des troupes maures que précède une réputation de cruauté.

— Les réfugiés dont vous assurez le départ dans telle ou telle direction peuvent-ils choisir le lieu de leur résidence ?

— Tout à fait au début cette faculté leur était laissée. Maintenant la répartition se fait en quelque sorte mécaniquement, d'après le nombre de personnes que les instructions officielles nous prient d'envoyer dans telle ou telle ville...

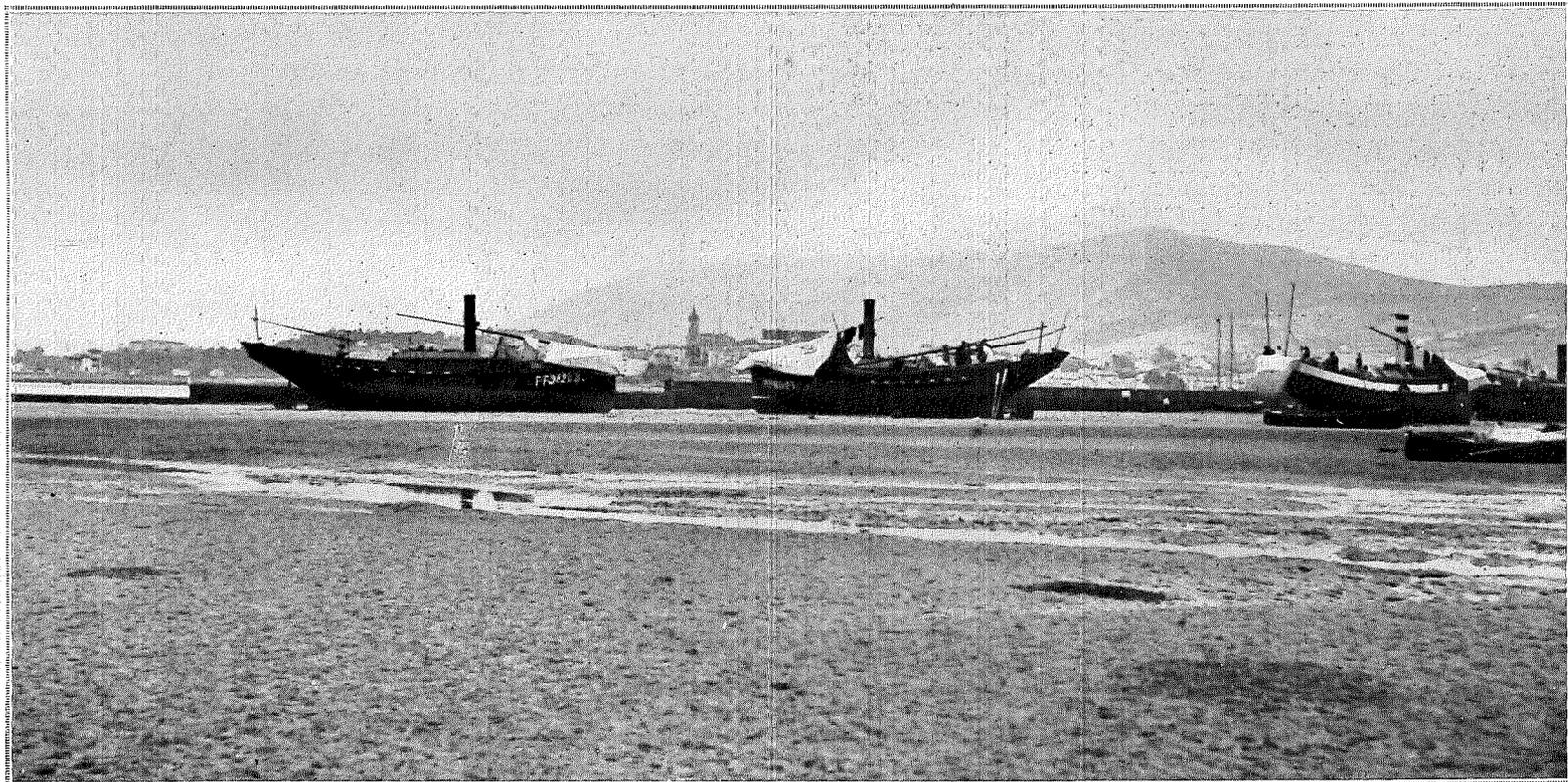
Les écoles d'Hendaye sont constituées une sorte de promontoire d'où l'on découvre la courbe gracieuse de la baie, le ruban souple de la Bidassoa, la découpe ouvragée du palais et de l'église de Fontarabie et l'auguste arabesque des Pyrénées. Elles sont proches d'un fronton où des adolescents jouent à la pelote basque, et aux alentours s'étend un grand espace gazonné et ombragé. Là, égrenés par groupes, assis ou étendus dans l'herbe, les réfugiés attendent l'heure du repas du soir. Ils devisent entre eux, rêvassent, contemplent l'Espagne si proche où ils ne savent pas quand ni comment ils rentreront.

Est-elle due au site, à l'atmosphère, à la beauté d'un crépuscule chaud et doré ? Une impression de calme inattendu se dégage de ce tableau. Sur quelques visages s'observent des traces de souffrance. Mais sur la plupart des physionomies se lisent une sorte de résignation sans tristesse, un fatalisme presque oriental.

On m'avait dit : « Beaucoup de femmes et d'enfants, peu d'hommes, sinon des vieillards. » Je suis frappé au contraire du nombre de gars à solide carrure qui ont visiblement de vingt à trente ans. Quelques-uns bavardent avec des jeunes filles bien peignées et souriantes. D'autres suivent avec intérêt les efforts des joueurs de



Devant l'école des filles d'Hendaye où sont servis les repas : des réfugiés lisent sur les tableaux noirs les noms de ceux d'entre eux qui sont désignés pour le prochain départ.



Les bateaux espagnols réfugiés dans la baie de Chongondy, à Hendaye, et transformés en logis familiaux par les pêcheurs.

pelote. Trois seulement lisent ; mais ils lisent avec attention des numéros fraîchement arrivés du *Frente popular*. Tout ce monde, vêtu légèrement, à la méridionale, est assez proprement tenu.

A l'une des extrémités du préau de l'école des filles, une cuisine de fortune est installée. Dans trois grandes marmites, d'où monte une odeur appétissante, cuisent à grand feu des lentilles. Non loin pend le morceau de viande qui corsera et parfamera ce mets biblique. Sur les longues tables sont alignés en bon ordre assiettes, couverts, « quarts » de métal ; dans des corbeilles sont entassés des morceaux de pain à la croûte bien blonde. « Nous procédons par séries, me dit le chef ; nous servons 100 repas à la fois. »

A la porte, quelques réfugiés stationnent devant de vastes tableaux noirs où sont inscrits à la craie des noms et quelques indications en langue espagnole : la liste des prochains partants. Un départ qui rendra plus efficace leur exil, qui les engagera un peu plus vers l'inconnu... A parcourir ces listes, éprouvent-ils une émotion ? Peut-être, mais elle n'apparaît pas sur leurs traits fermes, leurs joues hâlées, ni dans leur brun regard.

CEUX QUI NE PARTIRONT PAS

Ceux qui sont partis, ceux qui vont partir, c'étaient, ce sont les hôtes de la municipalité hendayaise. Mais près de 4.000 autres réfugiés, dont l'« état » n'est pas facile à dresser, sont logés chez l'habitant, à titre onéreux ou gratuit. Dans les villes, dans les campagnes proches de la frontière espagnole, qui n'avait pas des parents ou des amis à Irun, à Fontarabie ?

Ces réfugiés-là échappent aux desiderata de l'administration qui voudrait, à tort ou à raison, éparpiller dans une trentaine de départements le surcroît de population que nous ont valu la guerre civile et les insuccès militaires du *Frente popular*.

Précisément, la grande préoccupation des personnalités qui ont la charge des intérêts d'Hendaye, de Saint-Jean-de-Luz, et même de Bayonne, n'est pas tant de faire face aux difficultés de l'heure présente que d'empêcher qu'une émigration fortuite ne se transforme en occupation durable.

« Ils font tout pour ne pas partir d'ici... Ils cherchent par tous les moyens à s'incruster ! »

Cette petite phrase, cette image familière, je n'ai pas eu à rester longtemps sur place pour constater qu'elles étaient fort justifiées.

Certes on comprend ces réfugiés d'avoir jeté leur dévolu sur un pays splendide, voisin du leur, dont les mœurs ne les déroutent pas, où leur langue est comprise et parlée par la majorité des habitants. Tout est ici fait pour leur plaisir, à commencer par le climat. Mais comment les faire travailler, comment les nourrir ? Son premier mouvement de sensibilité passé, l'occupant normal de la région s'inquiète devant cette invasion...

Que faut-il penser des mesures prises par l'administration ? Nous essaierons de le dire dans un prochain article. Auparavant, nous voudrions signaler une exception pittoresque : le cas spécial des pêcheurs de Fontarabie réfugiés dans les eaux françaises.

LE CAS DES PÊCHEURS DE FONTARABIE

Les pêcheurs de Fontarabie, sans être très politiques de tempérament, avaient cru se découvrir des sympathies pour le *Frente popular*. Mais les événements d'Irun, la terreur des pillards anarchistes, la crainte aussi des « rebelles » victorieux les engagèrent à user d'un vieux droit d'asile : un très ancien usage les autorise à venir chercher abri en France, au fond de la baie de Chongondy, sans avoir à accomplir la moindre formalité. Ils embarquèrent le plus de provisions de bouche qu'ils purent, des ustensiles et des

effets ; ils entassèrent dans les flancs de leurs petits bateaux leur femme et leur nombreuse progéniture et prirent place à Hendaye derrière une mince jetée. Avec de la toile à voile ils trans-



Enfants de pêcheurs espagnols jouant sur la grève française.

formèrent une partie du pont des barques ; de cette espèce de tente ils firent une sorte de chambre à coucher pour les mères et les enfants. Et ainsi s'est improvisé un hameau très original, un village lacustre dont les murs de toile sont peints en bleu, en vert, en rouge. A marée basse, les hommes recueillent dans la vase des coquillages. Les fillettes et les garçonnetts jouent aux billes sur le sable. Avec des gestes de vendeuses d'amphore antiques, les femmes vont remplir des baquets et des terrines à une fontaine d'eau potable aménagée sur la jetée. Elles y font un peu de toilette, y lavent du linge. Lorsqu'elles reviennent vers leurs habitations enquillées, les petits enfants restés à bord les appellent avec de longs piailllements d'oiseaux joyeux...

Ces gens sont les plus agréables réfugiés du monde. Ils n'exigent rien ; bien plus, ils ne demandent rien ; ils se contentent de vivre sur leurs humbles provisions, protégés contre les mauvais hasards par l'obligeante courtoisie de la vieille France, et, si un curieux se risque de leur côté, de cordiaux saluts l'accueillent tandis que toute une gentille marmaille accourt pour lui faire fête.

RAYMOND LÉCUYER.

(A suivre.)



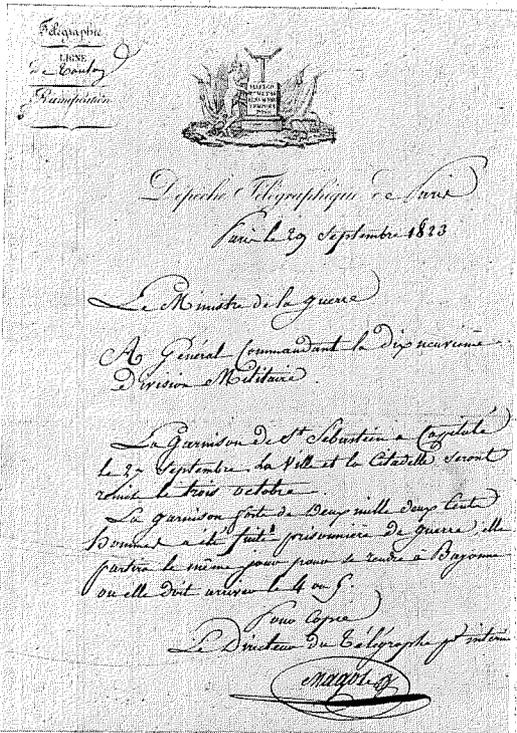
Un bateau de réfugiés... où l'on n'a pas oublié d'embarquer la cage de l'oiseau familier.

Photographies R. Lécuyer.

L'INTERVENTION FRANÇAISE DE 1823
EN ESPAGNE

A plus d'un siècle de distance, l'histoire offre de singulières analogies. La guerre civile qui se déroule actuellement en Espagne évoque le souvenir des événements dont la Péninsule fut le théâtre en 1823 et qui provoquèrent la plus malencontreuse intervention de la France monarchique.

Le roi d'Espagne Ferdinand VII, remonté sur le trône en 1813 après la liquidation de la guerre napoléonienne, avait dû, en 1820, renoncer à l'absolutisme et rétablir la constitution. Mais, comme il était venu à Madrid le 30 juin 1822 pour clore la session des Cortès, sa garde se souleva, retint les ministres prisonniers au palais et prit l'offensive contre la milice. Ce succès fut de courte durée. Quelques jours plus tard, la garde dut capituler et Ferdinand devenait le prisonnier des libéraux, comme Louis XVI l'avait été de la Révolution française. La France de Louis XVIII fut profondément impressionnée et, malgré l'opposition de l'Angleterre, se prépara, avec l'assentiment de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie, à intervenir dans les affaires espagnoles.



L'annonce officielle de la capitulation de Saint-Sebastien en 1823 dont la garnison fut une des dernières à se rendre.

Pour financer la campagne, le ministère demanda 100 millions de crédits extraordinaires qu'il obtint après un débat passionné à la Chambre. La guerre commença au mois d'avril, sous la conduite du duc d'Angoulême. Elle n'offrit pas de difficultés, l'armée française ayant contre elle des villes pour la plupart incapables de se défendre et pour elle les paysans et les moines. C'était la situation de 1808 qui était retournée. La Bidassoa avait été franchie le 7 avril. Burgos fut occupé le 6 mai, Madrid le 23, et une régence y fut instituée « pendant la captivité du roi ». Le duc d'Angoulême marcha sur Cadix; les forts du Trocadero et de Santi Petri furent enlevés les 31 août et 21 septembre. Les Cortès capitulèrent le 30 septembre: Ferdinand était « délivré ». On assista alors à une réaction impitoyable. La France essaya par tous les moyens d'arrêter cette « terreur apostolique », mais sans y réussir.

Cependant les résultats de la guerre d'Espagne trompèrent l'attente de ceux qui l'avaient voulue et décidée. Le gouvernement ne trouva pas dans sa victoire le prestige européen que Chateaubriand avait annoncé et la France ne conserva aucune situation privilégiée en Espagne.

Restait à solder les frais de l'opération. Au lieu des 100 millions prévus, on en avait dépensé 207. La France en demanda le remboursement à Ferdinand, mais en réduisant sa créance à 80 millions, que l'Espagne inscrivit sur son Grand Livre. Le service des intérêts et de l'amortissement fut fait régulièrement jusqu'au 1^{er} janvier 1835, puis le gouvernement espagnol, qui devait encore 70 millions environ, cessa de payer pendant vingt-sept ans. En 1862, le gouvernement français consentit à lui donner quittance moyennant l'inscription d'un capital nominal de 47 millions de rente consolidée, représentant un capital réel de 25 millions.



La sortie de l'Observatoire astronomique de Quito après une séance solennelle de commémoration du bicentenaire.

Au premier plan, de gauche à droite: MM. le Dr Bayas, ministre de l'Intérieur; Paez, président de la République; le Dr Navarro, président du comité France-Amérique de Quito; le général Chiriboga, ministre des Affaires étrangères; Manuel Garcia de Acilu, ministre d'Espagne. Au deuxième plan, à gauche: MM. Georges Terver, ministre de France, et le général Perrier.

IL Y A DEUX CENTS ANS

UNE MISSION DE MEMBRES DE L'INSTITUT
DANS LA CORDILLÈRE DES ANDES

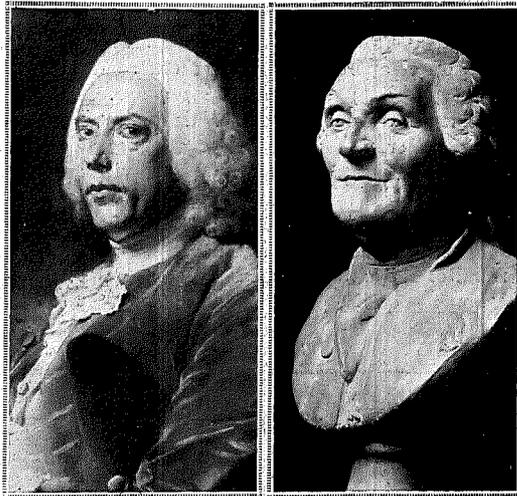
Sur l'initiative du gouvernement de la république de l'Equateur, de la légation française à Quito et du comité France-Amérique de cette ville, on vient de célébrer sur tout le territoire de l'Equateur le bicentenaire de la célèbre mission des académiciens français qui, de 1735 à 1744, mesura un arc de méridien dans la Cordillère des Andes.

Le souvenir de cette expédition est resté extrê-

que près de l'équateur, ce qui assura le triomphe de la théorie de Newton.

Des deux expéditions, celle envoyée au Pérou est restée de beaucoup la plus célèbre par la durée de ses travaux (neuf ans) et les obstacles de toute sorte rencontrés (mauvais temps continu aux hautes altitudes des cordillères; difficultés des communications; parfois hostilité des indigènes; enfin, dissensions qui opposèrent les uns aux autres certains membres de l'expédition).

Les académiciens qui la dirigeaient étaient Louis Godin, qui en fut le chef nominal et impuissant, Pierre Bouguer, mathématicien et physicien éminent, et enfin le célèbre Charles-Marie de La Condamine, esprit universel, curieux de tout, s'occupant de tout, celui des trois académiciens dont

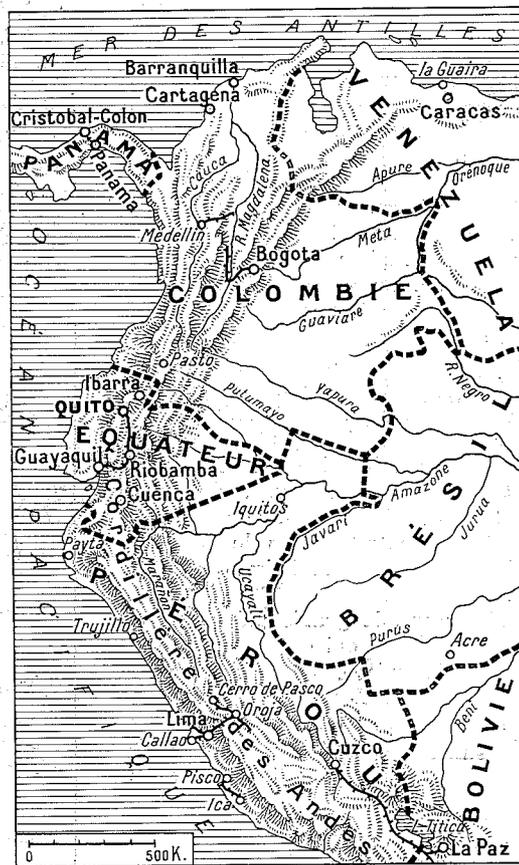


Le physicien Bouguer (1698-1758).

Charles-Marie de La Condamine (1701-1774).

mement vivant dans le pays où elle a opéré et qui, sous le nom d'Audience de Quito, faisait alors partie de la colonie espagnole du Pérou.

Dans la première moitié du dix-huitième siècle, des controverses très vives s'étaient élevées sur la forme de la terre. Certains savants, d'accord avec Newton, soutenaient qu'elle est un ellipsoïde de révolution aplati aux pôles; d'autres, avec Cassini, que cet ellipsoïde est, au contraire, allongé dans le sens de la ligne des pôles. C'est l'Académie des sciences de Paris qui eut l'honneur de résoudre la question par l'envoi de deux expéditions, l'une dans les régions équatoriales, au Pérou, l'autre dans les régions polaires, en Laponie. Chacune détermina sous ces latitudes extrêmes la longueur de l'arc de méridien d'un degré. Cet arc fut trouvé plus long près du pôle



Le territoire de l'Equateur où un arc méridien fut mesuré, il y a deux siècles, par une mission de membres de l'Institut. L'Equateur faisait alors partie de la colonie espagnole du Pérou.